

JULES VERAN

LA PRESSE DE LANGUE D'OC

"Le Monde Moderne"

1906





La Presse de Langue d'Oc

Un nouveau journal, *Prouvènço !* (*Provence !*) paraît depuis quelque temps en Avignon. Rédigé en langue provençale, il est dirigé par Pierre Dévoluy, le jeune et brillant *capoulié* du félibrige.

Le *Prouvènço* qui, pour le moment se contente de paraître une fois par mois, comble la lacune créée par la disparition de l'*Aioli*, journal provençal que Mistral avait fondé en 1890 et dans lequel le Maître aimait à exposer à ses fidèles sa doctrine, qu'accompagnaient les productions des écrivains provençaux les plus réputés.

L'*Aioli*, qui paraissait trois fois par mois les 7, 17, et 27, ce que Paul Arène, qui y collaborait, appelait une périodicité cabalistique, ne représentait pas, tant s'en faut, la première tentative qui eût été faite d'un journal rédigé en langue d'oc. La presse provençale compte soixante et dix ans d'existence, et, disparus ou vivants, elle comprend bien une cinquantaine de journaux, disséminés sur divers points du territoire méridional.

Parmi les disparus, il faut citer en première ligne les doyens : le *Boui-abaisso* (la *Bouillabaisse*) et le *Tambourinaire*, fondés tous deux vers 1840, à Marseille, grâce à la rivalité de deux précurseurs du félibrige, Bellot et Désanat, ce dernier un brave charcutier de Tarascon.

Citons ensuite le *Dominique*, journal satirique, créé en 1876, à Nîmes, par Roumieux, et qui disparut rapidement à la suite de difficultés avec la censure ! Le *Dominique* eut pour successeur la *Cigalo d'or*, qui, née en 1876, mourut en 1877, pour renaître, plus brillante et assurée d'une plus longue existence, en 1889.

En 1877, nous trouvons, à Marseille, le *Troun de l'èr*, fondé par Antide Boyer, aujourd'hui député socialiste.

Dataient encore de 1877 : le *Paioun*, le *Campaniè*, le *Nouvelisto*, la *Bugadièro*, paraissant tous quatre dans la région de Nice.

En 1878, le marquis de Villeneuve-Esclapon, dont le nom est étroitement lié à l'histoire des débuts du félibrige, créait à Aix le *Prouvençau* (le *Provençal*).

En 1879, la *Société des Félibres de Paris*, que M. Maurice Faure venait de fonder, faisait paraître la *Farandole*, que remplaça en 1889 le *Viro-Soulèn* (le *Tournesol*).

Jean Lombard, l'auteur de *Byzance*, créait, à Marseille, en 1883, le *Midi Libre*. A Marseille encore, de 1886 à 1888, parut le *Zou* ; en Gascogne, de 1888 à 1890, la *Revisto Gascouno* ; un peu plus tard, à Alais, le *Cascavel* ; à Nice, le *Coucha-Carema* et le *Fica-Nas* ; à Cannes, la *Cisampo* et l'*Ech-Luroun* ; à Toulouse, le *Gril* et le *Lengoudoucian* ; à Villeneuve-

sur-Lot, le *Calel*; à Marseille, l'*Idèio prouvençalo*, la *Vihado*; à Toulon, la *Targo*; à Toulouse, le *Mont-Segur*.

Nous ne citons pas dans cette nécrologie les journaux franco-provençaux, comme la *Commune*, d'Avignon, où Roumanille, à ses débuts, publiait des vers français, ce dont il se confessa très sérieusement à son lit de mort, et où Mistral écrivit ses premiers vers provençaux sous le pseudonyme de *Boufarel*.

Si nous passons aux journaux de langue d'oc existant aujourd'hui, nous trouvons: le *Félibrige*, revue mensuelle et officielle de tous les faits intéressant le félibrige, paraissant à Marseille depuis 1887; les très populaires journaux la *Sartan*, de Toulon-Marseille (1891), la *Campana de Magalouna*, de Montpellier (1892); le *Lemouzi*, organe des félibres du Limousin (1893); la *Terre d'Oc*, de Toulouse (1894); la *Cobreto*, journal des félibres d'Auvergne (1895); les *Reclams de Biarn e Gascougnò* (1896) paraissant à Pau; le *Subiel*, à Bordeaux; le *Gau* (le *Coq*), d'Avignon, dirigé par le Père Xavier de Fourvières, prédicateur provençal de très grand talent, de l'ancienne abbaye de Frigolet; le *Camel*, de Béziers, (1904); l'*Occitania*, languedocien-catalan, paraissant à Toulouse et à Barcelone. Et peut-être en oublions-nous.

Quant aux journaux du Midi qui font une part à la langue d'oc, ils sont légion. Nombreuses aussi les Revues où le provençal a sa place. Citons du moins la savante *Revue des Langues romanes*, bien connue et très estimée des romanisants du monde entier, fondée en 1870, et la *Revue félibréenne*, qui, fondée en 1885 et toujours dirigée par M. Paul Mariéton, paraît encore de temps à autre.



Aux revues et journaux de langue d'oc dont nous venons de parler il faut bien ajouter ces périodiques annuels qu'on appelle Almanachs.

Il y en a, disséminés à travers le Midi, une quinzaine, et, s'il en est qui en raison

de leur ancienneté se vendent plus que d'autres, on peut dire qu'ils ont tous, dans la région où ils paraissent, un vif succès. Abondants en contes populaires, en plaisanteries un peu grosses, mais jamais grossières, ils sont lus avec plaisir, même par les gens qui ne parlent toute l'année que français, des « bourgeois » qui ont délaissé le vieux parler local, mais qui savent toute la saveur que donne ce parler à certaines historiettes.

Citons l'*Armana Prouvençau*, le *Grand Armana de Prouvenço*, le *Jacoumar*, paraissant en Avignon; le *Bartavèu*, l'*Armana dou Ventour*, à Vaison (Vaucluse); l'*Armana Marsihès*, le *Cacho-fio*, à Marseille; l'*Armana patoues de l'Ariejo*, l'*Armana deu bou Biarnès*, l'*Armana deu franc Gascon*, l'*Armana de Gascougnò*, paraissant dans la Gascogne, et le Béarn; l'*Armana del Jacoumart*, à Laval; l'*Armana Celori*, à Cette, etc.

Il est un de ces Almanachs qui mérite une mention spéciale: c'est l'*Armana prouvençau* (Almanach provençal), d'Avignon, le doyen de tous et le plus connu. L'*Armana prouvençau* fut fondé en 1854. C'est l'année même de la fondation du Félibrige, et l'*Armana prouvençau* fut la première manifestation de la nouvelle association. Les premiers félibres, Mistral, Roumanille, Aubanel, Brunet, P. Giéra, Anselme Mathieu et Tavan, y révélèrent ce nom de *félibre* qu'ils se donnaient, et qui, découvert par Mistral dans une vieille oraison provençale, devait avoir une prodigieuse fortune. Mais le manifeste des fondateurs du Félibrige n'avait rien de solennel. C'était une chanson dont voici le refrain traduit en français:

Nous sommes tous des amis gais, indépendants,]

Qui aimons avec joie notre Provence.

C'est nous qui sommes les félibres,

Les gais félibres provençaux.

On sait l'accueil qu'a fait le monde entier à ces jeunes poètes qui s'annonçaient de façon si modeste et si charmante.

Depuis lors, l'*Armana prouvençau* n'a pas cessé d'être le memento annuel des manifestations félibréennes et la précieuse

collection de *l'Armana*, devenue d'ailleurs assez rare, est indispensable à qui veut étudier l'histoire de la Renaissance provençale.

De nombreuses poésies de Mistral, d'Aubanel et d'autres maîtres de la littérature provençale y parurent pour la première fois avant de figurer dans des recueils postérieurs. On y trouve d'exquises poésies provençales de Paul Arène, qui n'ont été imprimées que là. Alphonse Daudet y figure aussi; il y a écrit, entre autres choses, en provençal, un de ses plus jolis contes, *la Chèvre de M. Séguin*, précieux document qui livre au critique le secret du style du maître-écrivain en en découvrant la source. C'est dans *l'Armana prouvençau* que Roumanille, le célèbre conteur, a semé à pleines mains les trésors de son esprit à l'emporte-pièce et de sa bonne humeur dont la hardiesse ne dépasse jamais les limites de la convenance: « Roumanille, un Rabelais de famille, » a dit excellemment M. Paul Mariéton.

Enfin, c'est dans ce recueil, auquel il faut ajouter les volumes des *Sermons* du P. Xavier de Fourvières, que l'on peut étudier cette branche si peu connue, et si digne de l'être, de la littérature provençale, l'éloquence, grâce à la collection qu'il renferme des discours prononcés aux grandes assemblées félibréennes par Mistral, Roumanille, Aubanel, Félix Gras et d'autres poètes qui ont été aussi des orateurs de premier ordre.

Le tirage de *l'Armana prouvençau* a atteint 15.000 exemplaires. C'est dire son succès, qui aujourd'hui encore demeure très vif.



Mais revenons aux journaux. Il y a beaucoup à en dire, d'autant plus que rien n'a été dit jusqu'ici sur ce sujet.

Comment naissent les journaux de langue d'oc? comment vivent-ils? comment meurent-ils? quel est leur public? où prennent-ils leurs collaborateurs? comment sont-ils composés? Autant de questions intéressantes, qu'on peut faire suivre de celles-ci: quelles conclusions peut-on tirer de l'exis-

tence de la presse de langue d'oc au point de vue de la résistance de la vieille langue des troubadours? quelle est son influence?

Procédons par ordre.

Entre les journaux de langue d'oc et les journaux parisiens, on ne saurait établir de comparaison: il n'y a guère entre eux que des différences.

La première, c'est qu'on ne trouvera jamais derrière les journaux félibréens une société dûment constituée, à capital plus ou moins fixe ou variable. Un beau jour, souvent au cours d'un banquet, quelques amis se disent: si nous fondions un petit journal? On réunit quelques sous, de quoi assurer les deux ou trois premiers numéros, on va trouver un imprimeur qui, sachant bien que ses clients n'ont aucun souci de lucre, se montre très accommodant, fait les plus bas prix qu'il peut, et le journal paraît.

D'autres fois, c'est un groupe, une « école » qui décide la création d'un journal et qui y consacrera une partie de ses fonds.

Seul, *l'Aioli* avait été fondé par Mistral, et de ses seuls deniers.

Comment vivent les journaux félibréens? Ici encore ils se distinguent des autres journaux. La grande ressource de la presse, aujourd'hui, c'est la publicité. Les journaux les plus importants, chacun sait cela, ne vivraient pas sans les annonces. Or, cette ressource n'est que très peu exploitée par les journaux de langue d'oc. Il en est plusieurs raisons. Ces journaux ne paraissent qu'une ou deux fois par mois; ils ont un tirage des plus modestes; enfin, et surtout, faudrait-il dire, ils sont dirigés par des poètes qui sont partout assez inaptes aux affaires.

La vente au numéro rapporte également très peu à ces journaux. En réalité, ils ne vivent que des abonnements. Encore faut-il se donner du mal pour les avoir. On voit celui-ci, on écrit à celui-là: « Aidez donc notre *journallet*, cela vous coûtera si peu... » Si quelque abonné cesse son abonnement, on le gronde amicalement: « Eh quoi! est-ce possible? pour une si petite somme!... allons, permettez-nous

de vous envoyer toujours le journal... » Cette correspondance paraît dans le journal même; elle est très aimable, spirituelle... et d'un excellent effet.

Malgré tout, il arrive que les fonds baissent; l'existence du journal est menacée. Alors on emploie les grands moyens, ceux que j'ai vu décider dans une réunion de félibres de Montpellier où il s'agissait de sauver leur journal, la *Campana de Magalouna*, (la Cloche de Maguelone), qui a traversé plus d'une crise dans ses treize ans d'existence. On dresse d'abord une liste de souscription que l'on ira présenter aux amis et aux personnes de la ville et de la région que l'on sait s'intéresser à la vieille langue et aux anciennes traditions; puis, l'on décide de se mettre en campagne pour recruter les abonnés: deux félibres se chargent de l'aristocratie, deux autres du clergé, à commencer par l'évêque, deux autres des restaurants et cafés, deux autres des établissements où l'on s'amuse... Où leur zèle ne les conduit-il pas?

Mais ces efforts ne peuvent pas se renouveler souvent et un jour vient où le journal doit disparaître. Les plus anciens des journaux de langue d'oc existant, la *Sartan*, de Marseille, la *Campana de Magalouna*, de Montpellier, ont, le premier, quatorze ans, le second, treize ans d'existence. Parmi les disparus, aucun n'a atteint dix ans. On peut donc dire que cette presse intéressante n'a qu'une existence précaire. Les raisons en sont multiples et diverses.

Il faut d'abord se souvenir de ce qui a été dit déjà, à savoir que ces journaux, en général, manquent d'une administration experte: les cigales ont toujours été imprévoyantes.

Ce qu'on croira plus difficilement, et c'est l'exacte vérité, c'est que les journaux félibréens arrivent à manquer de copie, entendez de bonne copie, de copie digne d'être imprimée. Les félibres sont pourtant aussi nombreux aujourd'hui que les grains de sable des plages méditerranéennes; ceux d'entre eux, en dehors des maîtres même, qui ont assez de talent

pour collaborer à un journal, suffiraient largement à alimenter leur presse, mais on a, paraît-il, la plus grande difficulté à obtenir d'eux une collaboration régulière. L'*Aioli*, le journal fondé par Mistral, prospérait financièrement; il cessa de paraître parce que ceux qui en avaient la direction se lassèrent de courir après la copie. Nous pourrions citer d'autres journaux dans ce cas.



Ceci nous amène à dire quelques mots de la confection des journaux félibréens. Leur organisation est très simple. Pour la plupart d'entre eux, il serait trop long, sur cette question particulière, comme sur d'autres, d'examiner les exceptions. Le même homme est à la fois directeur, administrateur, rédacteur en chef, secrétaire de rédaction, correcteur, employé aux écritures, et colleur de bandes. Il fait tout cela pour rien, pour l'amour de la « Cause ». Que dis-je? Il y dépense toujours de l'argent de sa poche, ce qui est d'autant plus méritoire que les félibres riches sont rares et que tous, à de très rares exceptions près, si rares qu'elles ne comptent pas, sont obligés de travailler d'un métier quelconque pour gagner leur vie.

Ce ne sont pas seulement les épreuves d'imprimerie que le directeur-administrateur-rédacteur en chef, etc., doit corriger, mais d'abord la copie qu'il reçoit. Car s'il y a le français que l'on parle dans la rue et le français qu'on écrit, il y a aussi le provençal parlé et le provençal écrit. Il y a une langue littéraire provençale, qui est l'œuvre des félibres, et non seulement une langue, mais une orthographe qu'on n'apprend pas dans les écoles, et qui, arrêtée par Mistral, philologue éminent, grammairien clair et subtil, et codifiée par lui dans le *Trésor du Félibrige*, qui lui a valu de l'Académie le prix Ernest Reynaud, s'impose aux félibres qui veulent écrire proprement. Mais il est rare que les débutants possèdent parfaitement la langue et l'orthographe; leur style est émaillé

de gallicismes et leur orthographe se ressent trop de l'influence du français, à moins qu'elle ne soit tout simplement phonétique. Et le directeur du journal félibréen passe des heures entières, souvent prises sur son sommeil, à corriger les termes défectueux, les remplacer comme il convient, et mettre au propre l'orthographe.

Un fait digne de remarque, c'est que les journaux de langue d'oc reçoivent infiniment plus de vers que de prose. Et encore les articles en prose qui leur arrivent et qu'ils publient ne sont-ils la plupart du temps, huit sur dix, que des *galéjades*, plaisanteries, bons mots, historiettes comiques, contes humoristiques; il est très rare d'y trouver un article sérieux, un article *d'idées*.

C'est que si la poésie est la langue de l'enfance des peuples, elle est aussi la langue des renaissances; la prose est un instrument plus long à forger que le vers.

C'est encore que si, pendant des siècles, on n'a pas cessé de parler des choses de la vie courante, de rire et de plaisanter en provençal, on a absolument cessé de penser dans une langue, qui, persécutée par le pouvoir central, reculant chaque jour devant la langue française adoptée par l'aristocratie et la bourgeoisie, s'était réfugiée dans le peuple illettré. Le provençal y a gagné sans doute d'échapper à l'influence des Hôtels de Rambouillet et autres salons littéraires, ainsi qu'aux instruments de torture des Académies, et de garder ainsi une verdeur, une saveur et une abondance de formes étonnantes, mais, abandonné par les lettrés et les savants, proscrit dans l'enseignement, demeuré par suite étranger au mouvement philosophique et scientifique et à toute fécondation étrangère, il n'a pu s'enrichir de ce vocabuaire spécial sans lequel il semble que nous ne saurions plus aujourd'hui raisonner de choses abstraites.

On peut sans doute répondre que Platon n'usa point d'un vocabuaire spécial, que Cicéron, Sénèque, Lucrèce écrivaient le latin de tout le monde — du monde des lettrés — et que Bossuet, Pascal, Male-

branche, les philosophes du XVIII^e siècle et une bonne partie des philosophes du XIX^e ne se sont jamais servis que de la langue des « honnêtes gens ». Sans doute, mais le domaine philosophique et scientifique s'est si considérablement étendu! Et ce ne sont pas seulement nos connaissances qui ont augmenté, mais c'est encore notre sensibilité qui s'est enrichie...

Il y a pourtant, hâtons-nous de le dire, entre le grec, le latin et le provençal une différence qui a son importance: c'est que le grec et le latin sont des langues mortes et depuis longtemps, tandis que le provençal est encore une langue bien vivante. Comme tous les organismes, les langues s'adaptent au milieu, et il suffit qu'elles vivent pour qu'elles s'enrichissent. A une condition pourtant. Une langue n'existe pas, entendez n'a point de vie active, par elle-même: c'est de ceux qui la parlent qu'elle reçoit à chaque instant la vie. Elle n'a commencé d'exister que lorsqu'elle a commencé d'être parlée; elle ne continue d'exister que si elle est parlée. Et tant vaudront au point de vue de la culture et de la sensibilité ceux qui la parleront, ceux auxquels son existence sera soumise, d'autant se déploieront ses facultés d'assimilation. Que faut-il donc au provençal pour qu'il s'adapte au milieu moderne? Ce qui lui a manqué jusqu'ici: des hommes habitués, par nature d'abord, par un entraînement voulu ensuite, à *penser* en provençal; des hommes dont le provençal serait la langue naturelle et habituelle, dont ils auraient en eux le génie, dont ils posséderaient à fond toutes les ressources, et auxquels rien du monde moderne ne serait étranger.

Or, il semble bien que grâce à la Renaissance félibréenne le provençal se soit ouvert, entr'ouvert, si l'on veut, à cette vie nouvelle. En poésie, Mistral, Aubanel, Dévoluy, Marius André, Jules Boissière, ont su traduire des sentiments et des visions d'un incontestable modernisme. En prose, Mistral encore, dans certains de ses discours, le Père Xavier de Fourvières, dans ses Carêmes sur les *Prophètes* et la *Création du monde* prêchés à Marseille,

Jules Ronjat dans ses articles de critique, Dévoluy, dans ses discours, ses articles et dans son *Histoire de Provence*, dont il n'a été publié encore que des extraits, Valère Bernard, dans ses romans réalistes et socialistes, ont réussi à peindre en provençal les aspects les plus particuliers de la vie moderne et à traiter les questions les plus abstraites.

Mais, il ne s'agit là que de maîtres de la langue provençale et de quelques œuvres isolées. Les collaborateurs habituels des journaux de langue d'oc ne se soucient point de graves, ni même de sérieuses questions. La caractéristique de ces journaux est d'être gais. C'est à qui entre ses rédacteurs trouvera l'historiette la plus amusante, et c'est d'ailleurs uniquement ce qu'y cherche le public qui les achète.



Tels qu'ils sont, les journaux de langue d'oc ne laissent pas de servir le dessein de ceux qui les créent et les dirigent, qui est de faire œuvre félibréenne, c'est à dire de maintenir la langue d'oc contre l'influence de plus en plus envahissante et dominatrice du français. Ce n'est pas que les félibres rêvent de chasser le français et d'imposer aux populations du Midi le seul usage du provençal. Rêve absurde qui n'a jamais germé dans l'esprit d'aucun d'entre eux. Ce qu'ils voudraient, c'est que tout en parlant et en écrivant la langue française, leurs compatriotes n'oubliassent pas leur langue maternelle. Qui pourrait les en blâmer? Il suffit de songer au noble et brillant passé de la langue provençale et de voir quelle admirable littérature elle a produite pour s'associer à leurs désirs. Il faut se rappeler aussi de quel profit elle a été à des écrivains comme Alphonse Daudet et Paul Arène, qui lui ont dû toute la couleur, toute la saveur, tout le charme de leur style. Il faut enfin savoir quel pauvre français parlent là-bas ceux qui ont oublié ou affectent d'avoir oublié le « patois », français souvent incorrect, et toujours réduit aux termes généraux et aux expres-

sions les plus usuelles, si bien que de braves gens qui avec des amis parlent d'abondance pendant une heure, en patois, sur une question, ne peuvent plus lier deux idées, dire deux mots de suite sur le même sujet lorsqu'ils se croient obligés de parler français, comme, par exemple, au conseil municipal...

Instrument de propagande, la presse de langue d'oc a obtenu des résultats. Elle a habitué le public à lire le « patois ». Car le public, le gros public ne lit pas les livres félibréens : les félibres se lisent entre eux. Elle a habitué le public à l'orthographe mistralienne, qui a donné à la langue d'oc la tenue extérieure dont elle manquait. Elle a redressé des façons de parler qui sous l'influence du français se corrompaient. Elle a remis en usage des vieux mots qui peu à peu se perdaient. Elle a, par ses annonces si amusantes, donné à quelques commerçants l'idée de faire des affiches et des enseignes en provençal. Elle donne le goût de sa vieille langue à l'enfant à qui, à l'école, on ne parle que français. Elle a poussé enfin des milliers de méridionaux à écrire ou à s'essayer à écrire leur langue. Nous n'exagérons pas : aux Jeux Floraux organisés à Montpellier en 1894, où la langue d'oc était seule admise, le jury reçut 750 envois, les concurrents n'étant d'ailleurs recrutés que dans un rayon très restreint.



Mais, pour si appréciables que soient ces résultats, l'œuvre de la presse de langue d'oc n'est-elle pas destinée à demeurer vaine? On a posé la même question pour les chefs-d'œuvre des grands félibres. C'est demander si la langue provençale, en dépit de ses poètes et de ses « mainteneurs », n'est pas menacée d'une mort certaine, dont quelques-uns voient même la date assez prochaine. L'école, le journal, les mœurs, toutes ces forces puissantes vont-elles tuer le verbe d'oc qui résonne si harmonieusement dans les poèmes de Mistral et sur les lèvres des belles filles d'Arles?... S'il en était

ainsi, la littérature provençale aurait eu une destinée bien singulière. A deux reprises, à six cents ans d'intervalle, elle aurait présenté une floraison spontanée, suivie d'un rapide déclin. Rien, avant le XII^e siècle, n'avait fait prévoir le mouvement poétique des troubadours; rien, avant 1850, n'annonçait la splendide éclosion des chefs-d'œuvre des félibres, car la distance est telle entre Mistral et les maigres poètes d'oc des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles qu'on ne saurait établir entre eux et l'auteur de *Mirèio* de filiation quelconque. La poésie des troubadours s'éteignit brusquement. La poésie des félibres va-t-elle aussi disparaître?... et les admirables poèmes des Mistral, des Aubanel, des Roumanille, des Félix Gras, des An-

selme Mathieu, des Fourès, et de tant d'autres, auraient-ils été les suprêmes harmonies d'une langue mourante? C'est ce qu'annoncent de mauvais prophètes...

Les amis de la langue provençale sourient. Il y a si longtemps que l'on prédit sa mort! Voilà des siècles quelle résiste à tous les assauts. Aux ordonnances des rois, aux anathèmes de l'Eglise, aux menaces de la Révolution jacobine, au mépris des Académies, au dédain des bourgeois, elle a répondu un jour par *Mirèio*... Elle mourra cependant, dit-on, puisque tout meurt... Mais quand? Dans un avenir très lointain, sans doute, car une langue n'est pas morte tant qu'il reste quelque part, dans la montagne, un pâtre qui la parle aux étoiles.

JULES VÉRAN.

